

A watercolor illustration of a tree where the trunk is a silver spoon. The branches are thin and grey, with leaves in various shades of teal, blue, and green. The background is a light, textured wash of these colors with small dark specks.

ROMAN Raphaële Destrebecq

La Petite
Cuillère

Raphaële Destrebecq

La Petite Cuillère

© Raphaële Destrebecq, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3332-0

Librinova”

www.librinova.com

Couverture : Illustration : Sylvie Jadot @atelierdejade10

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Suzanne, Marguerite, Madeleine, Luce, Micheline, Christine et Anne.

À toutes ces femmes fortes, qui se sont vues enlever leur enfant, à celles qui n'ont pas pu en avoir; à celles qui ont été contraintes d'abandon, à celles qui se sont retrouvées seules, à celles qui ont fait de leur mieux et à celles qui ont fait le choix de ne pas devenir mère.

À la mémoire de Pierre Destrebecq.

Aux enfants de l'Assistance Publique.

« Si je n'étais pas devenue folle, je n'en serais jamais sortie. »

Les Mots pour le dire, Marie Cardinal.

PROLOGUE

De longs pas résonnent dans le couloir, aussi sonores que décidés. Le ton semble donné.

Dans l'entrée minuscule de cet appartement, la tension qui la précède envahit tout l'espace.

En cette journée ensoleillée, un détail du bracelet en argent qu'elle porte au poignet droit permettrait un cliché étonnant. Il cristallise l'instant d'un orbe comme volontairement présent pour nuancer l'atmosphère qui règne dans la pièce.

Coutumière du fait, elle s'assoit dos à la fenêtre, dans le fauteuil club en velours noir, suffisamment à l'abri des regards pour permettre des mots exempts de pudeur, suffisamment en lumière pour distinguer l'émotion qui les accompagne.

C'est l'heure du *tea-time* dominical entre filles. Posée sur la table basse en verre, une tasse chinée chez un antiquaire. Et, comme pour adoucir l'empreinte de ce qu'elle ne s'apprête pas à entendre, un cake aux fruits confits.

— C'était plus simple de finir cette discussion en tête-à-tête.

Elle acquiesce.

— Ce qui est certain, c'est que tu ne peux pas continuer sur cette voie. Tout ça te met la tête à l'envers et ça me fait mal de te voir régulièrement dans cet état. Une fois au taquet, une fois au fond du trou. Rien n'avance, tu tournes en rond. Je veux bien être là quand tu en as besoin, mais ce n'est pas une fin en soi. Je n'ai pas envie de rentrer dans des débats de psychologie de comptoir, ni de chercher à te mettre dans une de ces cases facilitantes des jugements galvaudés. Je voudrais simplement réussir à te faire accepter qu'il serait bon, une fois pour toutes, que tu explodes cette fichue boule au ventre qui rend ton existence à ce point illégitime à tes propres yeux.

Tu as toujours eu le courage de chercher. Des solutions, des réponses, des chemins. Mais quand t'accorderas-tu celui de trouver ?

Et que peux-tu faire, toi, pour toi-même ?

Tu le sais bien, je suis de celles qui pensent que « *Tout se rejoue toujours* »¹, même après six ans, et que nous avons d'autres chances. Si tant est que l'on ose explorer dans la bonne direction. Souvent, il faut aller chercher loin en arrière la source de ce qui bloque aujourd'hui. C'est un sacré boulot, je te l'accorde. Mais tellement salvateur.

Comme suite à ce constat bouleversant, s'ajoutent, plus délicatement, les mots suivants :

— Je te prête mon médicament préféré, quelques lignes d'un ouvrage dont je reprends ce passage de temps en temps, juste pour me le rappeler : « *Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. À te regarder, ils s'habitueront.* »²

À ce monologue incisif, Sophi ne répond pas. Mais son amie vient de mettre le doigt sur ce qui fait mal.

Accusant le coup, elle décide de mettre le pied à l'étrier.

Chapitre 1 : Première génération

« Celui qui a tellement honte de cette violence qu'il tente de l'engloutir au plus profond de lui-même, jusqu'à en être miné, jusqu'à en investir chaque phrase de ce travail de l'inconscient qu'est l'écriture ».

Fabrice Humbert, L'Origine de la violence.

1926 – Apolline

Elle se sent belle, elle s'est apprêtée pour l'occasion.

Son père a organisé une soirée de consécration à l'issue de la remise des diplômes. À cette époque, elle fait partie des femmes chanceuses qui ont pu faire des études, pas beaucoup, mais juste ce qu'il faut pour perfectionner son éducation. Naître dans son milieu l'y aura forcément aidée. Et bientôt, elle pourra exercer la profession d'institutrice. À force de persuasion auprès de son père, elle avait réussi à le convaincre de la laisser étudier. Lui la voyait épouser un homme de son rang et élever ses enfants, tout comme sa mère l'avait fait. Elle se rêvait en aventurière, comme la fameuse Alexandra David-Neel, qui explora le Tibet. Le compromis avait donc été trouvé. Elle travaillerait et épouserait un homme de son rang.

Avoir violemment perdu sa mère à l'âge de quatre ans, d'un suicide brutal et inexpliqué, l'avait sans doute bouleversée, au point de vouloir sortir du cadre.

Heureusement, son père avait finalement refait sa vie et s'était remarié. La nouvelle Madame Van De Velde mettait un point d'honneur à prendre soin de sa belle-fille. Elle ressentait sa fragilité et sa force en même temps. Elle la considérait comme sa propre fille. Les deux femmes avaient réussi à créer une vraie complicité.

Monsieur Van De Velde, lui, était un riche industriel. Il avait eu l'occasion de faire fortune au Congo Belge, où il avait démarré en tant que simple mécanicien. Aujourd'hui, il était à la tête d'une grosse société de fabrication d'outils et avait sous ses ordres plus de deux cents employés. Cela lui procurait une bonne place parmi les plus grands de Bruxelles, que beaucoup lui enviaient.

Toute la haute société de la ville sera présente. Les soirées de Monsieur et Madame Van De Velde sont réputées.

Les femmes ont revêtu leurs plus belles tenues. Une légère odeur de fleur d'oranger flotte dans l'air. Le salon, avec ses grandes banquettes en velours pourpre, est prêt à recevoir les invités.

Madame Van De Velde a veillé à ce qu'aucun notable ne soit oublié. Ils sont tous venus en famille avec leurs filles et leurs fils âgés, pour la plupart, de quinze à vingt et un ans.

Monsieur Van De Velde avait acquis une maison de maître, construite au milieu du dix-neuvième siècle. Elle en imposait par sa façade massive, avec des colonnes de chaque côté de l'entrée principale. D'aucuns auraient dit que cette demeure était un brin ostentatoire. Et cela plaisait à Monsieur Van De Velde. Sa femme, quant à elle, était très discrète, voire effacée. Issue d'un milieu aisé, elle n'avait jamais fait de vagues. Elle ne travaillait pas, comme la plupart des femmes de son milieu, et dépendait entièrement de la fortune de son mari. Elle se contentait d'élever ses enfants, et elle y mettait tout son cœur. Après son mariage avec Monsieur Van De Velde, qui avait déjà deux enfants, elle lui avait donné deux autres fils.

Apolline se regarde dans le miroir, elle finit de se maquiller en ajoutant une dernière touche de poudre rosée sur ses joues. Sa longue robe en mousseline de soie blanche met en valeur sa silhouette élancée. Elle a choisi cette tenue pour faire plaisir à son père mais elle aurait préféré porter une de ces robes à la mode qui arrivent sous le genou, avec des franges, qui donnent un côté plus léger au vêtement. Elle, qui a grandi entourée de ses frères, Arthur, Félix et Vincent, a plutôt tendance à préférer les habits de garçons. Au grand désespoir de son père, d'ailleurs, qui la rêve en femme du monde et en mère de famille. Lui s' imagine très bien devenir fou de ses petits-enfants. Il a d'ailleurs gardé, dans une boîte en cuir, une paire de couverts en argent qu'il a hâte de pouvoir leur léguer.

Lors de cette soirée, Monsieur Van De Velde imagine déjà sa fille rencontrer son futur époux. C'est d'ailleurs avec cette arrière-pensée qu'il a invité tant de monde.

Pour l'heure, Apolline se regarde avec attention dans sa psyché, « Quelle femme ai-je envie de devenir ? » se dit-elle. « Ai-je envie de rentrer dans le moule comme l'a imaginé mon père depuis ma naissance ? Ai-je envie de parcourir le monde ? Ai-je envie de me trouver un mari et de fonder une famille ? ». Elle se sent perdue. Elle ne se trouve finalement pas si jolie dans cette robe. Elle a l'impression d'être déguisée, d'être quelqu'un d'autre. Mais à